

462

C LES  
**CARTES DE VISITE,**  
DU  
**UNE FÊTE DE FAMILLE,**

VAUDEVILLE EN UN ACTE,  
*SCÉNARCE*  
PAR MM. XAVIER ET S<sup>r</sup>-LAURENT;

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉÂTRE DU VAUDEVILLE,  
A PARIS, LE 1<sup>er</sup> JANVIER 1827.



**PARIS.**

**J. N. BARBA, ÉDITEUR,**  
COUR DES FONTAINES, n° 7;

**AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉÂTRE,**  
DERRIÈRE LE THÉÂTRE-FRANÇAIS;

**DUVERNOIS, LIBRAIRE,**  
COUR DES FONTAINES, n° 41.

---

**IMPRIMERIE ET FONDERIE DE J. PINARD,**  
RUE D'ANJOU-DAUPHINE, n° 8.

**1827.**

P. o. gall. 2631<sup>r</sup>

---

PERSONNAGES.

ACTEURS.

VINCENT, riche tapissier,	M. LEPEINTRE j <sup>nr</sup> .
MADAME VINCENT, sa femme,	M <sup>me</sup> GUILLEMIN.
ANTONINE, leur fille,	M <sup>lle</sup> J. COLON.
SALMON, ébéniste en gros,	M. GUILLEMIN.
AUGUSTE DUPLESSIS, son neveu,	M. BERCOUR.
DUPONCHEL, employé, ami de Vincent,	M. FONTENAY.
TOINETTE, domestique de Vincent,	M <sup>lle</sup> FLORE.
MIMI VINCENT, âgé de sept ans,	Le petit LEPEINTRE.
CHRÉTIEN, portier,	M. CHALBOS.

*La Scène se passe à Paris, chez Vincent.*

Le théâtre représente une grande chambre servant de magasin de meubles et conduisant à l'appartement de Vincent. A la droite de l'acteur, sur le premier plan, est une croisée; à gauche, en face, une armoire à porte-manteau. La clef de la porte du fond est en dedans.

Bayerische  
Staatsbibliothek  
München

*Nota.* S'adresser, pour avoir la musique exacte de cet ouvrage, à M. HUS-  
DORONOS, chef d'orchestre du théâtre du Vaudeville.

552/703

LES  
**CARTES DE VISITE,**  
VAUDEVILLE.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME VINCENT, ANTONINE, TOINETTE.

(Au lever du rideau, madame Vincent est en train d'arranger les cheveux de sa fille; Toinette frise le tour de sa maîtresse, qu'elle lui donne presque aussitôt.)

A CENT.

Au surplus, il n'y a pas tant à nous dépêcher; les visiteurs ne viendront pas de bonne heure.... Toinette, donnez-moi un miroir : on dirait qu'on n'en a pas ici.

TOINETTE.

Pour sûr qu'on n'en chôme pas... (Elle va en chercher un.)  
Chez le plus fort tapissier du quartier.... avant qu'il en manque, le pain manquerait. (Elle tient le miroir pendant que madame Vincent se coiffe.)

MADAME VINCENT.

Autrefois c'était M. Salmon qui arrivait toujours le premier.... pour venir fêter avec nous la Saint-Antoine; mais grâce à la brouille qui existe entre lui et monsieur Vincent.... en voilà un de moins.

ANTONINE, soupirant.

Et c'est grand dommage!

MADAME VINCENT.

Grand dommage ? Un querelleur, un contrariant,

votre monsieur Salmon , qui , parce qu'il est un des plus gros ébénistes de la rue de Cléry, se croit permis d'être malhonnête, qui a osé appeler votre père, ganache !

TOINETTE.

Comment , madame , il a prononcé le mot ?

MADAME VINCENT.

Pas plus gêné que ça.... Il a prononcé le mot.... dans un règlement de compte qu'ils avaient ensemble cet été, et ça parce que monsieur Vincent calculait à son ordinaire par livres, sous et deniers, et que l'autre entend comme Barême le système décimal.

TOINETTE.

Joli système, ma foi!... Est-ce qu'ils ne voudraient pas aussi le prévaloir chez le boucher.... ils vous font des mic-mac, que c'est la bouteille à l'encre : on n'y voit goutte.... au lieu qu'avec les sous, c'est tant la livre.... une supposition : deux livres à onze sous....

MADAME VINCENT.

Onze et onze font vingt-deux.

TOINETTE.

Trois sous de légumes....

MADAME VINCENT.

Vingt-cinq : la moitié de vingt-cinq est de douze et demi ; je pose la demie, et ...

ANTONINE

Je pose cinq.

TOINETTE.

Et retiens vingt.

MADAME VINCENT.

Non ! mais c'est égal, ça s'entend ; et c'est toujours beaucoup plus clair.

ANTONINE.

Au surplus, ce n'est pas là le vrai sujet de la querelle... Ça a commencé parce que monsieur Salmon soutient qu'il n'y a plus que les petits tapissiers qui travaillent dans l'acajou, et que lui il n'emploie que des bois de France, des bois indigènes.

MADAME VINCENT.

Oui, il dit toujours que ton père est dans l'arriéré.

ANTONINE.

Aussi ce n'est pas monsieur Salmon que je regrette, mais sa sœur, madame Duplessis, dont nous avons fait la connaissance à Auxerre, aux vendanges, chez M. Graindorge, et qui nous avait promis de venir nous voir à Paris.

MADAME VINCENT.

Encore une triste femme : à moitié sourde, à moitié aveugle, à moitié bête.

ANTONINE.

C'est vrai que madame Duplessis n'avait pas beaucoup d'esprit... mais... mais... son fils...

MADAME VINCENT.

Ah! son fils. Voilà où vous en voulez venir, et vous avez passé par monsieur Salmon et madame Duplessis pour arriver à monsieur Auguste.

ANTONINE.

Quand cela serait.... J'ai mes raisons, et je suis persuadée que jamais mon père ne sera heureux tant qu'il sera fâché avec monsieur Salmon.

*Air des oies du frère Philippe.*

Monsieur Auguste parle bien ;  
S'il était ici, par son zèle,

Il saurait trouver le moyen  
 De terminer cette querelle.  
 Vous-même vantiez son savoir :  
 En son éloquence j'espère...  
 Près de nous si je veux le voir, (*bis.*)  
 Ah! c'est par amour... pour mon père.

MADAME VINCENT.

Tu es une bonne fille; mais, dis-moi, Antonine, est-ce que je me suis trompée, j'ai cru l'apercevoir hier au Palais-Royal, regardant les boutiques?

ANTONINE.

Je l'ai cru aussi.

MADAME VINCENT.

Il est fort bien, ce jeune homme : un peu vif, mais c'est de son âge.

ANTONINE.

Il sera venu à Paris pour y suivre ses cours d'architecture.

MADAME VINCENT.

Ma pauvre Antonine, je ne veux pas te faire de peine aujourd'hui; cependant il est malheureux pour Auguste d'avoir un oncle comme monsieur Salmon : car ton père....

ANTONINE.

Mon père ne le connaît pas... n'a même jamais entendu parler de lui.

MADAME VINCENT.

N'importe : en faveur de l'oncle il détestera le neveu. Il n'y faut plus penser; je commence à être de l'avis de ton père... monsieur Duponchel te convient mieux; c'est un homme aimable, de belles manières pour notre quar-

SCÈNE 1.

7

tier, commis dans un bureau. Mais songeons à notre toilette ; car la Saint-Antoine est un grand jour pour la famille : c'est la fête de ton père , la tienne....

TOINETTE.

Et la mienne donc , que vous ne comptez pas.

ANTONINE.

Et le jour de ma naissance ! Je ne sais pourquoi ce jour me cause tant de joie à voir arriver.

MADAME VINCENT.

Beau plaisir ! Une dépense folle pour moi , une année de plus pour toi.

ANTONINE.

Une année de plus... c'est peut-être ça qui me fait tant de plaisir.... Savez-vous , maman , que je suis dans ma dix-huitième.

MADAME VINCENT.

Et moi.... (à Toinette.) Quel âge avez-vous , Toinette ?

TOINETTE.

Je ne sais pas , madame.

MADAME VINCENT.

Le fait est que je ne vois pas la nécessité qu'on sache ces choses-là : une femme n'a que l'âge qu'elle paraît avoir.

AIR : *Le luth galant.*

Si mon coiffeur prétend m'ôter dix ans ,  
Grâce au secours de ses tours élégans ,  
Ma couturière aussi , par la même recette ,  
M'ôte dix ans encor quand je suis en toilette ;  
Ainsi tout calculé , la soustraction faite ,  
Je n'ai plus que trente ans. (*bis.*)

(On entend frapper à la porte du fond.)

## LES CARTES DE VISITE.

ANTONINE.

Ah! mon Dieu, voilà quelqu'un.

MADAME VINCENT.

Toinette, vite, mon bonnet... (Aidé de sa fille, elle le met à la hâte.) Maintenant, va ouvrir.

## SCÈNE II.

LES MÊMES; CHRÉTIEN, endimanché.

ANTONINE, d'un air fâché.

C'était bien la peine de nous presser... c'est le portier.

MADAME VINCENT.

Vous voilà, monsieur Chrétien, qu'est-ce qu'il y a donc?

CHRÉTIEN, un bouquet à la main.

Mesdames, je viens pour avoir l'honneur de présenter mes respects à monsieur et à mademoiselle, par rapport à la Saint-Antoine.

MADAME VINCENT, à part.

Voilà un bouquet qu'il faut payer. (Lui donnant de l'argent.)  
Voilà pour vous.

CHRÉTIEN, regardant l'argent.

Vous êtes trop bonne, madame. (Passant près d'Antonine.)  
Mamzelle.

ANTONINE, prenant le bouquet.

Merci, M. Chrétien. (Elle va pour fouiller dans sa bourse.)

MADAME VINCENT, lui arrêtant la main.

Mais, non, j'ai donné.

CHRÉTIEN.

Monsieur n'est pas indisposé?...

## SCÈNE II.

9

MADAME VINCENT.

Non, monsieur Chrétien, non.

CHRÉTIEN.

Plus tard j'aurai l'avantage.

TOINETTE, à part.

Est-il *à cre* à la curée.

MADAME VINCENT.

Mais, Toinette, maintenant allez chercher Mimi à son école, car il faut bien qu'il souhaite la fête à son papa... Où est sa pièce d'écriture et son compliment?

ANTONINE.

Tout est ici, maman.

CHRÉTIEN, à Toinette.

Mamzelle Toinette, voulez-vous me permettre, pour votre fête. (Toinette va pour lui prendre le bouquet qu'il tient à la main. Il l'embrasse.) Pardon, excuse, celui-là a sa destination. J'aurai l'honneur de vous offrir l'étréne de ma barbe:

TOINETTE, à part.

C'est vrai qu'il a la barbe faite.... Ce que c'est qu'un jour de saint Antoine... Madame, je vas chercher le petit.

(Elle sort. On entend frapper.)

## SCÈNE III.

MADAME VINCENT, ANTONINE, DUPONCHEL,  
il entr'ouvre la porte.

MADAME VINCENT.

Ah! monsieur Duponchel!

DUPONCHEL, frappant à la porte.

AIR du Testament de Polichinelle.

Pan, pan, lorsque les Grâces,

## LES CARTES DE VISITE.

Pan, pan, dans ce logis,  
Pan, pan, tiennent leurs places,  
Pan, pan, est-on admis.

(S'avançant, à madame Vincent.)

Permettez, belle dame,  
Que de vous, tour à tour,  
Mon cœur ici réclame  
Les droits d'un si beau jour.

(Lui donnant deux baisers en mesure.)

..... Je vous souhaite  
..... Mille beaux jours.

(Embrassant Antonine.)

..... Quel jour de fête  
..... Pour les amours.

MADAME VINCENT, bas à Antonine.

Antonine, prends donc un air plus aimable avec lui.  
(Haut.) Duponchel, je suis enchantée.

DUPONCHÉL.

Mille fois trop aimable !

ANTONINE.

Dites-moi, monsieur Duponchel, vous qui êtes le confident de papa, savez-vous ce qu'il me donnera pour ma fête.

DUPONCHÉL.

Oh ! c'est un mystère.... Vous savez qu'il tient toujours à vous faire une surprise, et je ne veux pas le priver de ce plaisir-là, mais je souhaite qu'il vous donne un mari pour bouquet, et que je sois pour quelque chose dans le cadeau.

MADAME VINCENT.

C'est fort joli.

SCÈNE III.

11

DUPONCHEL.

En attendant, daignez agréer avec l'hommage de mes  
VŒUX.... (Il leur offre un bouquet de fleurs artificielles.)

AIR de Jeannot et Colin.

Flore perd sa guirlande ;  
Si je vous offre en don  
Bouquet de contrebande ,  
Accusez la saison.  
De fleurs fraîches écloses  
Nul jardin n'est fourni ;  
Car les lis et les roses ,  
On n'en voit plus qu'ici.

MADAME VINCENT , à part.

Il est charmant ! charmant ! J'espère , monsieur Du-  
ponchel , que monsieur Vincent a été vous inviter ?

DUPONCHEL.

Oui , il s'est donné cette peine... C'était inutile... Ne  
suis-je point invité de droit....

MADAME VINCENT.

Oui... mais c'est plus honnête....

DUPONCHEL.

J'étais absent lorsqu'il est venu , mais il m'a laissé sa  
carte , et je sais ce que cela veut dire.... (Il tire de sa poche  
une carte de visite et la montre à madame Vincent.) Tenez...

MADAME VINCENT , regardant.

Comment ! la carte de monsieur Salmon ?

DUPONCHEL.

Ah ! oui ! car moi je ne me brouille avec personne.  
Monsieur Salmon donne d'excellens dîners , comme vous  
savez ; j'ai l'habitude d'y assister , et c'est une chose singu-  
lière , je ne puis pas rompre mes habitudes sans que ça

ne nuise à ma santé. Je sais qu'ils sont rarement d'accord ; mais ils ne s'en aiment pas moins. Tout cela tient à des idées... l'ébénisterie moderne et l'ébénisterie antique, voilà le sujet de la querelle. Soyons francs : il faudra bien qu'ils finissent par se réconcilier.... deux vieux amis.

ANTONINE.

Monsieur Duponchel a raison.

MADAME VINCENT.

Vous direz ce que vous voudrez, c'est fort mal.... Mais je vous laisse ; il faut bien que j'aie veillé à ce que tout se passe dans l'ordre... Car vraiment aujourd'hui c'est à en perdre la tête.

## SCÈNE IV.

DUPONCHEL, ANTONINE.

DUPONCHEL.

Eh bien ! charmante Antonine, que pourrait-on vous souhaiter, à vous qui croissez en grâces, en attraits... Le comble de mes vœux serait que votre amitié pour moi s'accrût dans la même proportion.

ANTONINE.

Je vous assure, monsieur, que je vous aime beaucoup plus aujourd'hui qu'hier.

DUPONCHEL.

Vraiment ?

ANTONINE.

Oui ; la manière dont vous venez de parler de cette querelle entre mon père et monsieur Salmon m'a vive-

ment intéressée : cela me fait tant de peine de voir deux hommes faits pour s'entendre....

DUPONCHEL :

C'est juste : un tapissier et un ébéniste ! Puisque vraiment vous en ressentez de la peine, je veux à toute force les réconcilier.

ANTONINE.

Que je vous en aurais d'obligation !... Mais vous y parviendrez difficilement... Comment décider l'un des deux à faire le premier pas ?

DUPONCHEL.

Attendez !... Quel trait de lumière !... Dans un jour de fête toutes les inimitiés doivent disparaître ; j'ai justement sur moi la carte de visite des deux ennemis. Je vais déposer la carte de Salmon chez votre père ; celle de votre père chez Salmon ; chacun se croit prévenu ; ils accourent dans les bras l'un de l'autre , et j'ai resserré des nœuds qui n'auraient jamais dû être relaxés. J'y vole à l'instant et je reviens aussitôt , pour voir dans les beaux yeux de la charmante Antonine si la petite dose d'amitié qu'elle daigne avoir pour moi a pris un nouvel accroissement.

AIR : *Ah ! qu'il est doux de vendanger.*

Adieu , bientôt dans ce séjour

Je serai de retour :

C'est , je crois , un assez bon tour ;

Car , certe , on ne voit guères

Brouiller les cartes pour

Arranger les affaires.

( Il sort. )

## SCÈNE V.

ANTONINE, seule,

Quel bonheur s'il réussissait ! il ne se doute pas pourquoi je m'intéresse autant à monsieur Salmon ! Mais si monsieur Salmon revenait ici il y amènerait sans doute son neveu... Mais Auguste pense-t-il encore à moi?... Depuis les vendanges trois mois se sont écoulés, et en trois mois il se passe tant de choses, surtout si ce qu'on m'a dit est vrai.

*AIR nouveau, de Doche fils.*

Les hommes, dit-on, par malheur,  
 Ont la mémoire intéressée,  
 Et la plus légère faveur  
 Nous maintient seule en leur pensée.  
 Auguste voulait un baiser,  
 Mais ma mère pouvait paraître ;  
 J'eus, craignant de me compromettre,  
 L'imprudence de refuser....  
 Auguste m'oubliera peut-être.

Mais on dit aussi que par fois  
 Un refus est bien loin de nuire ;  
 Qu'un amant reste sous nos lois  
 Tant qu'il n'a pas ce qu'il désire.  
 Je le sens là, oui, j'ai bien fait ;  
 Au devoir j'ai dû me soumettre :  
 De m'oublier il est le maître ;  
 Et ce baiser qu'il demandait....  
 Il viendra le chercher.... peut-être.

## SCÈNE VI.

ANTONINE, TOINETTE,

TOINETTE, entrant du fond.

Dites donc, mam'zelle, comment trouvez-vous l'épiciier du coin qui ne m'avait rien donné à la bonne année; et qui ne veut rien me donner pour ma fête, tandis que l'autre d'en face m'a donné une pièce de 10 francs au jour de l'an, et une livre de chocolat de santé aujourd'hui.

ANTONINE.

Comment! vous vous fournissez donc chez deux à la fois?

TOINETTE.

Oui, mam'zelle, depuis le mois de novembre dernier... C'est un conseil que m'avait donné la domestique du bonnetier, parce qu'on a des étrennes des deux côtés, par ce moyen-là... Mais c'est égal, on doit des égards à la bonne d'un tapissier de la force de monsieur votre père, surtout à moi qui ne marchande jamais.

ANTONINE.

Il paraît que vous entendez mieux vos intérêts que ceux de la maison.

TOINETTE.

C'est comme votre monsieur Duponchel, qui avait remis mes étrennes à la saint Antoine, et qui à présent va, sans doute, les remettre à Pâques ou à la Trinité.

ANTONINE.

Mais, il ne vous doit rien.

TOINETTE.

C'est ça, il viendra dîner 52 fois ici par an, et je lui

changerai d'assiettes à *toutes* les plats pour ses beaux yeux. Qu'il y prenne garde ! c'est que s'il ne me donne rien je lui ferai une avanie , moi.

ANTONINE.

Taisez-vous donc !

TOINETTE.

Mam'zelle , ce qui est dû est dû... Je ne suis entrée au service que de monsieur et de madame votre mère et de vous ; c'est assez comme ça ; si je le sers , lui et tous ceux qui viennent dîner ici le dimanche , c'est de ma propre et pure volonté ; c'est à eux de reconnaître ça par des équivalens.

ANTONINE.

Vous avez perdu la tête , Toinette.

TOINETTE.

Ah ! c'est que je lui dirai bien son fait , moi... Je sais bien qu'à compter du quinze décembre , comme dit ma payse , la domestique du bonnetier , il faut être honnête avec tout le monde , surtout avec ses maîtres , parce que , si on était renvoyée en décembre , il n'y aurait pas de place à espérer. Toutes les honnes sont fisques et *immobiles* à leur poste ; mais au jour d'aujourd'hui qu'est-ce que ça me fait à moi ? D'ailleurs qu'est-ce que je lui dois à c't olibrius-là?....

## SCÈNE VII.

LES MÊMES , MADAME VINCENT , MIMI , ensuite  
CHRÉTIEN.

MADAME VINCENT.

Vite , ma fille , ta broderie ; toi , Mimi , ton compliment :

SCÈNE VIII.

17

voilà votre père qui vient.... Moi, il y a long-temps que je voulais une pendule pour notre salon : je lui en ai fait faire une pour sa fête.

MIMI.

Maman, faudra-t-il que je récite ma fable ?

MADAME VINCENT.

Mais certainement.

MIMI, pleurant.

C'est que je ne la sais pas tout-à-fait.

MADAME VINCENT.

Eh ! tu diras ce que tu sais.... Voilà monsieur Vincent.

AIR : *Fragment du finale de la dame Blanche.*

Faisons toutes silence ;  
Monsieur Vincent s'avance.  
Que ce jour d'espérance  
Doit nous paraître doux !  
A fêter sa présence ,  
Allons, préparons-nous.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, M. VINCENT, arrivant sans voir les femmes. Il a un air soucieux.

VINCENT.

Ensemble. { Malheureuse imprudence !  
Depuis hier j'y pense....  
(Apercevant madame Vincent.)  
Mais ma femme s'avance ,  
Allons, contenons-nous ,  
Et prenons par prudence  
Un air riant et doux.

ANTONINE, MADAME VINCENT.

Faisons toutes silence ; etc.

MADAME VINCENT.

Mon ami, voici tes enfans et notre bonne Toinette qui viennent pour te souhaiter ta fête.

VINCENT.

Ah!... qu'ils soient les bien-venus.

MIMI.

Maman, faut-il dire ma fable?

MADAME VINCENT.

Embrasse d'abord ton père. (Antonine et Mimi embrassent Vincent.)

TOINETTE, offrant deux oranges couvertes de paillettes.

Monsieur, voilà queuque chose.

VINCENT, les prenant.

Toinette, je te remercie, tes oranges sont superbes : c'est plus beau que nature. (Antonine lui présente son tableau.)  
Voilà une jolie pièce de broderie.

MADAME VINCENT.

C'est un tableau, un paysage à l'aiguille. Reconnais-tu le sujet, mon ami?

VINCENT.

Parbleu, je ne suis pas aveugle : c'est un homme à cheval qui traverse la grande route.

ANTONINE.

Non, mon père : ce que vous prenez pour la grande route, c'est la rivière ; et ce que vous croyez être un cavalier, c'est un homme dans un bateau.

VINCENT.

Ah! c'est bien fait, très bien fait ! Il semble qu'on voit couler l'eau et courir le cheval... non, le bateau..... (Mimi lui donne son exemple, entourée de faveur bleue.) Et toi, mon petit Mimi, voyons ce que tu me diras... Pauvre enfant !

ça écrit déjà, ça écrit à son père ! Ah ! ça, le style est bien de toi, de toi seul, n'est-ce pas ?

MIMI.

Oui, papa; seulement on m'a rayé mon papier.

VINCENT.

Voyons. (Déroulant l'écrit.) Qu'il est doux pour un père de voir le développement des idées de son enfant! (Il lit.) *Commencement, consciencieusement.* Ah! ce sont des vers. *Généralement, trigonométriquement.* Conséquemment ce n'est qu'une exemple. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10... J'ai cru que c'était un compliment... Si c'est comme ça que tes pensées se développent... Mais du moins c'est bien écrit....

ANTONINE.

Mais, mon père, il a une fable à vous dire.

VINCENT.

Une fable? Ah! c'est très bien; j'aime beaucoup les fables.

MIMI, avec le ton de voix d'un enfant qui récite sa leçon.

La carpe et le brochet, fable!

MADAME VINCENT.

C'est là ce qui lui servira de compliment.

VINCENT, le plaçant entre ses genoux.

Dis-nous ça à haute voix, et regarde ton père.

MIMI, récitant.

« Ah! mon Dieu, que vous êtes laid!

VINCENT.

Hein!

MIMI, continuant.

« Disait la carpe à son compère;

« Son compère était un brochet.

## LES CARTES DE VISITE.

VINCENT.

Ça commence drôlement.

TOINETTE.

Ça commence comme une matelotte : une carpe et un brochet.

VINCENT, à Mimi.

Après ?

MIMI, balbutiant.

« Son compère... était un brochet.... »

« Un brochet.... »

(Pleurant.) Je ne sais plus... aussi, dame, vous parlez.

VINCENT.

Voyons, remets-toi.

MADAME VINCENT.

Allons, Mimi, allons.

MIMI, recommençant.

« Ah ! mon Dieu, que vous êtes laid !... »

« Que vous êtes laid ! »

VINCENT.

Nous savons ça ; mais il paraît que c'est toujours la même chose. (Mimi pleure.)

MADAME VINCENT.

Aussi, pourquoi le faire pleurer ? ça lui ôte la mémoire.

VINCENT.

Eh bien ! est-ce que c'est de ma faute ?

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, DUPONCHEL.

DUPONCHEL.

Ah ! ce cher monsieur Vincent ! le voici donc ! (Ils s'embrassent. Bas, à Antonine.) Les cartes sont remises.

SCÈNE X.

21

VINCENT, d'un ton bien sérieux.

Mes enfans, je suis ravi, transporté de joie; ce sera bientôt mon tour à vous faire mon cadeau.... mais plus tard.

ANTONINE, bas, à Duponchel.

Il paraît que c'est encore chez le marchand.

VINCENT.

Auparavant j'ai à consulter mon ami Duponchel.

MADAME VINCENT, à part.

C'est ça, rien n'est fini; c'est comme ma pendule....  
Ah! les ouvriers!

ANTONINE, à Duponchel.

Si c'est une robe, je la veux jaune de paradis.

DUPONCHEL.

Elle sera jaune.... toute jaune.

MIMI, en pleurant.

Moi, je veux un polichinelle à ressorts.

VINCENT.

Bien, bien.... tout sera à ressort; mais va pleurer autre part. Toinette, va me chercher un cabriolet.

TOINETTE.

Oui, monsieur. (Elle sort.)

SCÈNE X.

VINCENT, DUPONCHEL.

DUPONCHEL.

Je devine ce que vous avez à me dire.

VINCENT.

Vous devinez?

DUPONCHEL.

Oui, vous voulez me consulter.

VINCENT.

Précisément.

DUPONCHEL, regardant fixement Vincent.

Mais quel air soucieux, un jour de fête!

VINCENT, d'un air tragique et mystérieux.

Mon ami, il n'est point ici question du jour de ma fête.... mais peut-être du dernier jour de ma vie.

DUPONCHEL, alarmé.

Ah! grand Dieu! vous songez à faire votre testament?

VINCENT.

Non; écoutez. J'ai été hier au soir au théâtre royal de l'Opéra-Comique....

DUPONCHEL.

Je ne vois là rien de bien effrayant.

VINCENT.

J'y ai été insulté.

DUPONCHEL.

Insulté?

VINCENT.

Oui, par un jeune homme, pour une place, et ça ne peut pas se passer comme ça.

DUPONCHEL.

Quoi! vous voudriez? Allons donc, est-ce qu'on se bat aujourd'hui?

VINCENT.

Oui.... on se bat.... l'honneur!.... quand on a été appelé Ganache!....

DUPONCHEL.

Il vous a appelé Ganache?.... Je suis votre second.

VINCENT, à part.

C'est la deuxième fois!... (Haut.) Je conviens que je l'ai provoqué.... Je l'ai appelé blanc-bec.... l'expression m'est échappée, je l'avoue; mais la sienne ne pèse pas moins sur ma tête.... Ganache!

DUPONCHEL, regardant Vincent.

Ah! Ganache!

VINCENT, de même, en regardant fixement Duponchel.

Oui, Ganache!... mon adversaire m'a donné son nom, son adresse....

DUPONCHEL.

Et vous?

VINCENT.

Moi aussi... mais je lui ai donné un nom et une adresse en l'air... J'étais si troublé.

DUPONCHEL.

Oui. Oh! bien, soyez tranquille; il aura fait comme vous.

VINCENT.

Vous pourriez penser?

DUPONCHEL.

Cela se voit tous les jours.

VINCENT.

Cependant, s'il allait découvrir ma demeure, vous concevez qu'il n'y aurait pas à reculer; je suis l'agresseur, et quand on a été volontaire à l'armée de Sambre-et-Meuse!...

DUPONCHEL.

J'ai cru que vous y aviez été conduit....

VINCENT.

De brigade en brigade, c'est vrai; mais on ne nous en.

donnait pas moins le nom de volontaires, et ce titre impose des obligations.... Eh bien! qu'est-ce?

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, TOINETTE!

TOINETTE.

Monsieur, c'est moi : le cabriolet est en bas.

VINCENT.

Dis-lui d'attendre. (Toinette va à la fenêtre, et fait des signes.)  
(A Duponchel, à demi-voix.) Pour que ma femme ne se doute de rien, je dois m'occuper du cadeau d'Antonine, comme à l'ordinaire; mais je prendrai mes précautions. Adieu.

DUPONCHEL, l'arrêtant.

Je ne vous quitte pas; vous connaissez mon dévouement, mon amitié.... et puis j'ai aussi des courses à faire... il faut que je m'écrive chez mon chef de division, qui est un Antoine, comme vous.

VINCENT.

Vous profiterez du cabriolet; ça se trouve bien.

DUPONCHEL.

Puisque vous le voulez absolument. (Ils sortent.)

## SCÈNE XII.

TOINETTE, seule, regardant partir Duponchel.

C'est ça, il va profiter du cabriolet de not' maître pour faire ses courses. Quel vilain homme! que j' l'hai. V'là la seconde fois qu'il vient ici dans la journée, et pas plus question de fête pour moi que si nous étions à la

Saint-Jean... quel métier que le nôtre !... maintenant le moyen de mettre à la caisse d'épargnes ; pour moi j'y renonce.

AIR : *J'en ouvrerais.*

Des marmots ,  
 Des gros mots ,  
 Et tous les jours que Dieu fit,  
 Point d'profit.  
 Qu'c'est pesant ,  
 Déplaisant ,  
 On n'peut pas êtr' bonne à présent.

Qu'un jeun' soldat complaisant ,  
 En prom'nade , amuse l'enfant ,  
 On vous jette au nez des gens :  
 Mam'zell' fréquent' les Jean-Jeans.  
 Des marmots , etc.

A la hall' , sans s'faire' prier ,  
 Madame marche en premier ;  
 Il sembl' qu'on n'est volontier  
 Bonne qu'à porter le panier.  
 Des marmots , etc.

D'mandez vos gag's amassés ,  
 On vous donn' deux mois , c'est assez ,  
 Et les autres sont sensés  
 Passés  
 En verres cassés ,  
 Des marmots , etc.

## SCÈNE XIII.

TOINETTE , ANTONINE.

ANTONINE.

Vous étiez là , Toinette ? mon père a-t-il parlé de mon cadeau ?

TOINETTE.

Non, mam'zelle.

ANTONINE.

Il devait prendre les conseils de monsieur Duponchel, cependant.

TOINETTE.

Joli conseiller quand il s'agit de donner queuque chose..... Je plains bien la créature qui l'épousera.

ANTONINE.

On voudrait cependant que ce fût moi.

TOINETTE.

Vous , mam'zelle ! le ciel vous en préserve pour le mal que je vous souhaite!..... Vilain comme l'arjaune! il vous laisserait manquer du nécessaire..... En tout cas , vous servirait qui voudrait : ça ne serait pas moi.

ANTONINE.

Il paraît que vous n'êtes pas réconciliée avec lui.

TOINETTE.

Non, mam'zelle , le vent n'y est pas tourné... je lui garde une dent qui n'est pas prête de tomber..... Ce n'est pas que je tienne à une pièce de quarante sous qu'il m'aurait peut-être donnée ; ça peut lui servir à c't'homme, les jours où il ne dîne pas en ville.... il y en a pour deux fois.

SCÈNE XIV.

27

ANTONINE.

Savez-vous que vous n'êtes pas bonne quand vous êtes en colère ?

TOINETTE.

Je suis bonne avec les bons.....

SCÈNE XIV.

LES MÊMES , AUGUSTE.

TOINETTE, apercevant Auguste.

Qu'est-ce que vous demandez, monsieur ?

ANTONINE, allant au devant d'Auguste.

AIR : *Ainsi que vous je veux, mademoiselle.*

Monsieur Auguste, ô ciel ! quelle imprudence !

AUGUSTE.

Chère Antonine, à la fin me voici.

TOINETTE, à part.

Chère Antonin' ! pour l'autre v'là, je pense,

Du fil à r'tordre, Dieu merci.

ANTONINE.

Si l'on nous surprenait ensemble,

Pour l'avenir que de regrets ;

Rien qu'en vous regardant je tremble....

Et pourtant je vous attendais. (*bis.*)

Ah ! mon Dieu, monsieur Auguste, si mon père !.....

AUGUSTE.

Ce matin même, il a déposé sa carte chez mon oncle.

ANTONINE.

Et c'est sur la foi de cette carte ?.....

AUGUSTE.

Que je me permets de me présenter : sans cela je n'aurais jamais osé : on disait monsieur Vincent furieux.

ANTONINE.

Et monsieur Salmon ?

AUGUSTE.

Il va venir.

ANTONINE.

Tant mieux ! mais vous ne savez pas, cette carte, ce n'est pas mon père qui l'a déposée, c'est monsieur Duponchel, un de nos amis, qui a trouvé ce moyen pour les rapprocher.

AUGUSTE.

Duponchel, je le connais.

TOINETTE.

Jolie connaissance !

AUGUSTE.

Un original, qui dine souvent chez mon oncle.

TOINETTE.

Je plains bien sa domestique.

ANTONINE.

Oui, et je crois prudent que vous ne paraissiez devant mon père qu'après avoir aussi déposé votre carte ici chez le portier, c'est aujourd'hui sa fête, ce sera une politesse.

AUGUSTE.

Mais votre père ne me connaît pas.

ANTONINE.

Cela le préparera, et vous vous ferez reconnaître après.

AUGUSTE.

C'est juste..... Dieu ! ma chère Antonine, qu'il y avait

donc long-temps que je désirais vous revoir. Depuis que je suis à Paris, j'ai couru toutes les promenades, tous les spectacles pour tâcher de vous y voir.

ANTONINE.

C'était le moyen de m'oublier plutôt que de penser à moi.

AUGUSTE.

Vous oublier ! ah ! jamais.

ANTONINE.

Cependant je me méfierais de semblables distractions.

AUGUSTE.

Oh ! non, rien ne m'en donnait, cela m'a même valu hier une bonne querelle à l'Opéra-Comique.

ANTONINE.

Une querelle ?

AUGUSTE.

Oh ! rien ; un vieux fou qui était à côté de moi dans une loge, et qui trouvait mauvais que je regardasse à droite et à gauche pour voir si je ne vous apercevais pas ; il prétendit que cela le gênait et m'appela blanc-bec !

TOINETTE, qui est aux aguets près de la fenêtre.

Mam'zelle, v'là votre père qu'est là bas au bout de la rue, je reconnais le cabriolet qui est accroché entre deux charrettes.

ANTONINE, à Auguste.

AIR : *Adieu, Colin, au revoir.*

Il va venir, partez bien vite,  
Et nous nous reverrons bientôt ;  
Que votre carte de visite  
Soit déposée.

## LES CARTES DE VISITE.

AUGUSTE.

Encore un mot ?

Daignez m'entendre, encore un mot !

ANTONINE.

Non, non, non, non, voici mon père ;

Je crois déjà l'apercevoir. (*bis.*)

Partez, partez, mon cœur espère ;

Auguste, adieu donc, au revoir.

AUGUSTE.

Au revoir.

ANTONINE.

Au revoir,

Au revoir.

(Il sort.)

## SCÈNE XV.

ANTONINE, TOINETTE.

ANTONINE.

Toinette, je compte sur votre discrétion.

TOINETTE.

Soyez tranquille, mam'zelle. J' saurai me taire... plus bête que moi n'est pas fine... non (*se reprenant*), plus fine que moi n'est pas bête.

ANTONINE.

Ma bonne Toinette, il y a long-temps que je ne vous ai fait un cadeau. Que désirez-vous ?

TOINETTE.

Rien, mam'zelle, vous croiriez que je suis intéressée.

ANTONINE.

Non ; mais enfin je veux vous donner.....

TOINETTE.

Je ne veux rien recevoir de vous , à moins que ce ne soit pour ma fête , parce qu'alors ce serait malhonnête de refuser. Et si vous y tenez ,

AIR : *Une robe légère* ( de Marie ).

Une robe d'indienne ,  
 Un tablier d'taffetas ,  
 Ne me feraient point d'peine ,  
 Et je n'en r'fuserais pas.  
 Oui , j'aime la parure  
 Depuis qu'on m'a conté  
 Que toujours la nature  
 Embellit la beauté. } *bis.*

ANTONINE , allant à la fenêtre.

Il suffit ; mais le cabriolet est à la porte , rentrons : car je sais que mon père veut toujours me faire une surprise , et je le laisse faire. (Elles rentrent.)

## SCÈNE XVI.

VINCENT seul , un manteau de dame sur le bras , un polichinel sous son habit et deux cartes de visite à la main.

Il est venu !.... J'ai donc bien fait de prendre mes précautions..... Comment a-t-il fait pour découvrir mon adresse..... C'est bien son nom : *Auguste Duplessis*..... Serrons d'abord ce manteau que je destine à ma fille. (Il va serrer le manteau dans l'armoire à porte-manteau.) *Pauvre Antonine !* tu ne sais pas que c'est peut-être le dernier cadeau que tu recevras de ton père..... *Voici aussi une carte de Salmon...* je lui sais gré de cette démarche ; il s'est ressouvenu de notre vieille amitié..... C'est cependant bien singulier de

recevoir en même temps les cartes des deux seules personnes qui, sur la terre, se soient jamais imaginé de m'appeler ga... l'un des deux le paiera cher... peut-être... c'est égal, ça fait une émotion, quand on se dit... je suis vivant... j'ai... des enfans... une femme... et ce soir!

*AIR du petit Courrier.*

J'en conviens, l'autre jour encor  
 En querelle dans mon ménage,  
 Et maudissant le mariage,  
 J'aurois payé pour être mort.  
 Mais quand la Parque me réclame,  
 Je tremble devant ses ciseaux;  
 Car la vie est comme ma femme,  
 Je l'aime avec tous ses défauts.

(On entend madame Vincent qui crie.) *Toinette, viendrez-vous ici?*  
 Je l'entends encore, sa voix chérie. Elle vient... prenons un air riant.

## SCÈNE XVII.

VINCENT, MADAME VINCENT, ANTONINE, MIMI,  
 TOINETTE.

MADAME VINCENT, à Toinette.

On ne peut donc pas vous avoir?

TOINETTE.

Madame, j'étais à la poêle.

MADAME VINCENT.

Vous avez le temps... descendez, et dites à monsieur Chrétien qu'excepté pour nos amis, nous sommes à la campagne, car c'est insupportable..... (Toinette sort.) Eh

bien ! monsieur Vincent , avez - vous fait une bonne course.

VINCENT, regardant sa femme d'un air piteux.

Ma pauvre femme !

MIMI.

Papa, et mes joujoux ?

VINCENT, à part.

Pauvre enfant !

MADAME VINCENT.

Mais vous nous regardez tous avec des yeux.....

VINCENT.

Ça ne peut guère être autrement.

MIMI.

Est-ce un polichinel à ressorts ?

VINCENT.

Oui, oui, le voilà. (Il tire de sa poche un pistolet, et le dépose sur la table.)

MADAME VINCENT ET ANTONINE.

Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que c'est que ça ?

AIR : *Il faut rire, il faut boire* (de la Dame Blanche).

Dieu ! que vois-je ? ô surprise !

O ciel ! un pistolet !

VINCENT.

Mais c'est une méprise.

MADAME VINCENT.

Quel est votre projet ?

LES AUTRES, ensemble.

Singulière méprise !

Quel est donc son projet ?

VINCENT, à part.

Je suis si troublé !

MIMI.

Je veux l'avoir, c'est pour moi!

VINCENT.

Ce n'est rien, c'est un achat qu'un de mes correspondans m'a chargé de faire.

MADAME VINCENT.

Vous savez bien que je ne veux pas qu'il entre d'armes à feu chez moi.

VINCENT, à Mimi.

Tiens, mon enfant, voilà ton polichinel.

(Il lui donne un polichinel qu'il sort de dessous son habit.)

MIMI, pleurant.

Je veux l'autre, j'aime mieux l'autre.

VINCENT, d'un air aimable.

S'il était en pain d'épice, à la bonne heure, mon enfant. (à madame Vincent.) Ma bonne amie, je viens de recevoir la carte de Salmon. Crois-tu que je doive lui faire porter la mienne?

MADAME VINCENT.

Mais.....

ANTONINE.

Ah! mon papa, puisqu'il revient le premier.

SALMON, dans la coulisse.

Hé! chez Vincent!

## SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, SALMON.

SALMON.

Eh bonjour, mon ami... eh bien, me voilà !... c'est moi! c'est Salmon! toujours le même.

VINCENT, lui prenant la main.

Sans rancune, mon ami.

SALMON.

Sans rancune, mon vieux camarade..... Vous ne m'en voulez pas, madame Vincent ?

MADAME VINCENT.

Franchement, j'ai encore l'apostrophe sur le cœur.

VINCENT.

Allons, qu'il n'en soit plus question.

SALMON.

J'avouerai que je tiens peut-être trop à l'ébénisterie moderne ; j'ai tort ; mais je n'en soutiendrai pas moins que c'est une absurdité que d'aller chercher chez les autres ce qu'on a chez soi. Le frêne, le bois de citronnier valent bien l'ébène et l'acajou.

VINCENT.

Il proscrit l'ébène, et se dit ébéniste ! Salmon, je te passerai encore l'ébène, je travaille peu en ébène ; mais l'acajou !.....

SALMON.

Au lieu d'envoyer chercher tes bois en Afrique et dans les Indes, fais en venir de Compiègne et de Rambouillet ; c'est moins loin, et c'est aussi beau.

VINCENT.

Moins loin, oui ; je te l'accorde, parce que je suis juste avant tout ; mais aussi beau... non ! non ! non ! cent fois non !

MADAME VINCENT.

Allons ! ils vont recommencer.

SALMON.

Vincent, cette fois j'en appelle à ton cœur.

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Oui, du luxe, de l'opulence,  
 A l'indigent appartiennent les fruits ;  
 Nous ne devons chercher qu'en France  
 Nos ouvriers et nos produits.  
 Quand l'artisan, pour gagner son salaire,  
 En vain nous adresse ses vœux :  
 Alimenter l'industrie étrangère,  
 C'est un vol fait aux malheureux. (*bis.*)

Du reste, si je t'ai blessé, je t'en demande pardon.

VINCENT.

Non, c'est moi qui te le demande... mais tu sais que je suis malheureusement trop vif.

SALMON.

Je suis plus vif que toi.

VINCENT.

Du tout ; moi, je suis querelleur... j'en ai donné des preuves.

SALMON.

Et moi, entêté comme une mule !..... Tu vois bien, je ne serais jamais revenu le premier.

ANTONINE, à part.

Ah ! voilà l'explication ! (Haut.) Si monsieur Salmon voulait se rafraîchir.

VINCENT, étonné des derniers mots de Salmon.

Tu ne serais jamais revenu le premier ?.....

ANTONINE, à part.

Et monsieur Duponchel qui n'arrive pas !

VINCENT.

Cependant c'est toi qui es revenu.

SALMON.

Moi?... Ah! oui, après la démarche que tu as faite.

VINCENT.

Comment! ma démarche.

ANTONINE.

Mon père, monsieur Salmon!

## SCÈNE XIX.

LES MÊMES, TOINETTE.

TOINETTE, vivement.

Monsieur, il y a là un jeune homme qui demande à vous parler.

VINCENT, à part, avec effroi.

Un jeune homme!... c'est sans doute...

ANTONINE, à part.

C'est peut-être monsieur Auguste.

MADAME VINCENT, à Toinette.

Eh bien, dites-lui d'entrer.

VINCENT, vivement.

Non, non, c'est une affaire... madame Vincent, voudriez faire passer..... Salmon, excuse.....

SALMON.

C'est trop juste, les affaires avant tout. Dis donc, si c'est une bonne opération, à nous deux.

VINCENT.

C'est une affaire... que seul... je puis traiter. Laissez-moi. (à part.) J'ai la tête moutée. (Salmon, madame Vincent et Antonine se retirent. A Toinette d'un air majestueux.) Qu'il entre... et vous, sortez!

TOINETTE, étonnée.

C'est-à-dire que je m'en aille?

VINCENT.

Oui, sortez!

TOINETTE, regardant Vincent, et se frappant le front.

Il paraît que ça déménage!... c'est pourtant pas aujourd'hui le quinze..... (A la cantonade.) Entrez, monsieur.

(Elle sort.)

## SCÈNE XX.

VINCENT, AUGUSTE.

AUGUSTE, en entrant.

Ah! Monsieur.....

VINCENT, d'un air mystérieux.

Silence!

(Il va voir si l'on n'écoute pas.)

AUGUSTE, à part, après avoir examiné Vincent.

C'est singulier..... (Haut.) C'est bien à monsieur Vincent que j'ai l'honneur.....

VINCENT.

Lui-même, Monsieur, en personne. (Tirant ses pistolets de sa poche.) Je suis prêt!

AUGUSTE, surpris.

Pourquoi ces armes? (Examinant Vincent.) Ah! mon Dieu! je le reconnais, c'est mon homme de Feydeau.... le père d'Antonine. Je suis perdu!.... Monsieur, c'est une erreur.... je vous demande pardon.

VINCENT, à part.

Des excuses!

AIR : *Ah! quel coup pour mon honneur.*

Vous le voyez, je suis prêt;

Car voici mon pistolet.

(à part.)

Quel effet

Ça me fait !

Mais il paraît stupéfait.

Il a peur, oui, je le voi,

Je lui cause de l'effroi :

Mais pourquoi (*bis.*)

Vient-il m'attaquer chez moi ?

AUGUSTE.

Ah ! si j'ai pu vous déplaire....

Modérez votre colère....

Croyez mon regret sincère....

VINCENT.

Manquez-vous de cœur ?

AUGUSTE, avec fierté.

Monsieur !

VINCENT, intimidé.

Qu'est-ce, je vous prie.

AUGUSTE.

Mais non, pardon, je m'oublie ;

Pardon, je vous en supplie.

VINCENT, à part.

Plus de doute, il a peur !

(Ensemble.)

VINCENT.

Vous le voyez, je suis prêt ;

Car voici mon pistolet.

(A part.)

Quel effet

Ça lui fait !

Car il paraît stupéfait.

Il a peur, oui, je le voi,

Je lui cause de l'effroi :

Mais pourquoi (*bis.*)

Vient-il m'attaquer chez moi ?

AUGUSTE, à part.

Combien je suis inquiet,

Et ce n'est pas sans sujet.

Qu'ai-je fait ?

Qu'ai-je fait ?

(Haut.)

Monsieur, voyez mon regret ;

Je sais ce que je vous doi, (*bis.*)Et pour moi. (*bis.*)

Vous céder est une loi.

(Il sort.)

## SCÈNE XXI.

VINENT seul, avec fanfaronade.

Monsieur! monsieur!.... les voilà ces petits jeunes gens!.... le lâche!.... ma tenue l'a intimidé.... (Allant à la porte.) Mais c'est que ça ne se terminera pas comme ça!.... Il est déjà bien loin.... Pourquoi Duponchel n'était-il pas là?.... On ne voudra pas me croire.... Allons maintenant nous reposer sur nos lauriers, et rentrons rassurer ma famille.... Ah! je suis content de moi!.... je me suis bien montré, très bien montré! (Il sort.)

## SCÈNE XXII.

AUGUSTE, DUPONCHEL.

DUPONCHEL, tenant Auguste par la main.

Que diable aviez-vous donc, mon cher Auguste? vous avez l'air tout effaré. Quoi, pour quelques mots que vous avez eus avec monsieur Vincent? c'est aujourd'hui le jour des réconciliations, et je me charge de la vôtre... ça ne sera pas la première..... Je me sens en verve.

AUGUSTE.

Ah! si je pouvais l'espérer... mais non... vous ne pourrez jamais.

DUPONCHEL.

Moi? conciliateur par goût, par intérêt, par métier, je réconcilieras l'eau et le feu.

AUGUSTE.

Mais nous venons d'avoir une scène.

SCÈNE XXIII.

41

DUPONCHEL.

Qu'importe : tout s'arrangera, *inter pocula et syphos*,  
c'est-à-dire entre la poire et le fromage.

AUGUSTE.

Il était trop irrité !

DUPONCHEL.

Il se calmera, et tout s'arrangera, vous dis-je.

AUGUSTE.

Laissez-moi partir.

(Fausse sortie.)

DUPONCHEL, l'arrêtant.

Non pas ; je sais que votre oncle est ici, et vous ne sortirez pas, je m'y oppose. (Il ferme la porte, et prend la clef.)

SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, ANTONINE.

ANTONINE, d'un air effrayé.

Monsieur Auguste, vous, encore ici ?

DUPONCHEL.

Quel trouble ! toute la maison est-elle bouleversée !

ANTONINE.

Je viens de tout apprendre. Quel malheur ! mon père sait qui vous êtes, ma mère lui a tout dit : cela n'a fait que redoubler sa fureur..... Partez... mais le voilà.

AUGUSTE, remontant.

Adieu, Antonine. (Il trouve la porte fermée.) Ah ! la porte !.... la clef !.... Monsieur Duponchel ?

DUPONCHEL.

Il n'est plus temps ! (Ouvrant l'armoire où Vincent a déposé le manteau.) Vite ici ! et laissez passer l'orage.

(Auguste entre dans l'armoire.)

## SCÈNE XXIV.

LES MÊMES, VINCENT, SALMON, MADAME VINCENT,  
TOINETTE ET MIMI.

VINCENT, à Salmon.

Ah! c'est ton neveu? j'en suis bien aise. Mais j'aurais dû le reconnaître à ses expressions... l'oncle et le neveu, même genre d'apostrophes.

SALMON.

Tu l'avais appelé blanc-bec.

MADAME VINCENT.

Ah! vous l'aviez appelé blanc-bec? mais vous attaquez toujours, et vous vous fâchez quand on se défend.

VINCENT.

Au contraire, c'est de ce qu'il ne s'est pas défendu que je suis fâché; c'est de ce qu'il a lâché la semelle.

MADAME VINCENT.

Eh! allez vous promener avec vos semelles.

VINCENT.

Madame Vincent, il faut de l'honneur pour entrer dans ma famille.

DUPONCHEL, à part.

Comment! entrer dans sa famille?

SALMON.

Fallait-il qu'il te tuât pour mériter ton estime?

VINCENT.

Oh! qu'il me tuât!

SALMON.

Il est bon que tu saches qu'il manie l'épée comme un

maître en fait d'armes, et qu'il tire le pistolet... demande à Duponchel.

DUPONCHEL.

Comme le dieu Mars!

SALMON.

Mais pouvait-il se battre contre le père de celle qu'il aime?

DUPONCHEL, à part.

De celle qu'il aime? Il n'y a plus de doute; et moi qui me suis donné tant de peine!

VINCENT.

Il est si fort que ça.... Mes amis, voulez-vous me faire plaisir .... parlons d'autre chose.

ANTONINE, à part.

Mon Dieu! mais il va étouffer! (Haut.) Mon père, si nous passions dans le salon?

VINCENT.

N'as-tu que ça à demander?... et ton cadeau?

MADAME VINCENT.

Ah! voyons.... Qu'a-t-elle donc pour sa fête?

VINCENT.

Devine, Antonine.... Tiens, c'est là dedans.

DUPONCHEL, à part.

Bon!

ANTONINE, étonnée.

C'est là dedans, dans cette armoire?

VINCENT, à sa femme.

Oui; quelque chose pour l'hiver.

ANTONINE, de même.

Ce qui est là dedans est à moi?

VINCENT.

Oui, c'est à toi.

ANTONINE.

Vous me le promettez ?

VINCENT.

Je te le donne !

ANTONINE, avec joie.

Ah ! mon père, que je vous embrasse !

SALMON.

Qu'est-ce donc ?

DUPONCHEL.

Eh ! parbleu ! un mari qu'il lui donne pour cadeau.

(à part.) Je me sacrifie !

*Air des Montagnards ( Dame Blanche. )*

VINCENT.

Que vois-je ! ô ciel !

TOUT LE MONDE.

Un homme dans l'armoire !

AUGUSTE.

Ah ! monsieur, daignez croire....

SALMON.

Mon neveu dans l'armoire !

VINCENT.

Quel tour cruel !

C'est mon homme au cartel.

TOUS.

Pour monsieur Duponchel !

DUPONCHEL.

C'est moi qui l'avais mis ici.

Mon ami, veuillez croire

Que je suis le premier puni :

Mon rival, le voici.

Ensemble.

Ensemble.

TOUS.

Comment ! ô ciel !  
 Il était dans l'armoire !  
 Quel tour cruel  
 Pour monsieur Duponchel.

Ensemble.

VINCENT.

Comment, ô ciel !  
 Il était dans l'armoire !  
 Quel tour cruel !  
 C'est mon homme au cartel.

AUGUSTE.

Monsieur, c'est le plus repentant des hommes.

SALMON, à Vincent.

Allons, tu ne peux plus t'en dédire : ce qui est donné est donné. Tu voulais faire une surprise, elle est complète.

ANTONINE.

Mon père, j'ai votre parole.

MADAME VINCENT.

Allons, monsieur Vincent, finissons-en, puisqu'ils s'aiment.

VINCENT.

Et monsieur Duponchel, à qui j'avais presque promis.

TOINETTE.

Il sera de la noce.

VINCENT, à Toinette.

Qu'est-ce qui te parle, à toi ?

DUPONCHEL.

Qu'ils me doivent leur bonheur, je ne leur demande qu'une place dans leur cœur.

TOINETTE.

Et à leur table.

## LES CARTES DE VISITE.

DUPONCHEL.

Tous les samedis ; c'est mon jour libre.

VINCENT.

Allons, il n'y a pas moyen de résister.... Néanmoins,  
ma fille, ne t'y accoutume pas, et ne t'attends pas à re-  
cevoir tous les ans un mari pour ta fête.

## VAUDEVILLE.

AIR : *Vaudeville de la Chasse du Renard,*  
*ou de l'Ours et le Pacha.*

SALMON.

Grâce aux ruses de l'amitié,  
Nous voilà tous heureux, j'espère ;  
Voilà mon neveu marié,  
Et tu seras bientôt grand-père.  
Mais gardons-nous de tels détours :  
Un instant j'en ai craint la suite. (*bis.*)  
Voyons-nous amis tous les jours,  
Et plus de cartes de visite. } *bis.*

DUPONCHEL.

Dans le fauteuil, pour qu'on l'admit,  
Cassini traça mainte carte ;  
Et y travaillait jour et nuit ;  
Mais de son système on s'écarte.  
A l'Académie à présent  
On est sûr d'arriver plus vite :  
Le candidat fait simplement  
Trente-neuf cartes de visite.

MADAME VINCENT.

Encore enfant, je n'aspirais  
Qu'à vieillir pour être plus belle :  
Chaque printems que j'appelais  
Me dotait de grâce nouvelle.

Grâce , attraits , tout a décliné :  
 Le printems , qui revient trop vite ,  
 Me reprend ce qu'il m'a donné  
 Chaque fois qu'il me rend visite.

VINCENT.

Quel Parisien , brave bourgeois ,  
 Malgré les dangers , la dépense ,  
 N'alla pas à Dieppe une fois  
 Visiter l'Océan immense.  
 Mais enfin , épargnant nos pas ,  
 La mer bientôt sera conduite  
 A Paris , port Saint-Nicolas ,  
 Pour nous rendre notre visite.

TOINETTE.

J'avais jadis un bien-aimé ,  
 Un conscrit laid et p'tit de taille ;  
 Dans l'espoir qu'il s'rait réformé ,  
 J'l'avais pris comm' ça , vaill' que vaille.  
 Mais l'conseil de recrutement  
 En fit un officier d'guérite :  
 C'est qu'il était apparemment  
 Un bien bel homme à la visite.

AUGUSTE.

L'Archipel adopte à présent  
 Nos usages de politesse ;  
 Mais c'est pour le fond seulement ,  
 Les formes sont d'une autre espèce.  
 Canaris , hardi matelot ,  
 Quoiqu'Ibrahim soit à son gîte ,  
 A son bord dépose un brûlot  
 Au lieu de carte de visite.

MIMI.

Chez nos parens , d'puis que j'suis grand ,  
 Avec ell' maman veut que j'aïlle ,

## LES CARTES DE VISITE.

Chez mon cousin l'marchand d'fer-blanc,  
 Chez mon oncle le marchand d'paille.  
 Tout ça ne fait que m'ennuyer ;  
 Mais chez mon parrain j'cours bien vite ;  
 Ru' du Four il est pâtissier ;  
 Ah ! j'aime bien lui fair' visite.

ANTONINE, au public.

Partout on a, selon son rang,  
 Un portier, un concierge, un suisse ;  
 Ici, sous un nom différent,  
 On exerce le même office.  
 Pour vous plaire, si notre ardeur  
 A venir nous voir vous invite,  
 Messieurs, parlez au contrôleur,  
 Il prend les cartes de visite.

FIN.

Bayerische  
 Staatsbibliothek  
 München

---

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE J. PINARD,  
 RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N° 8, A PARIS.